

TRAVAIL PARASITE



Exposition des étudiant·es de l'isdaT

Avec le soutien de
La Société de Médecine
du Travail de Midi-Pyrénées

Vernissage
30 avril
18h - 22h

02 — 27
MAI — MAI

La Bouillonnante
41 rue de Soupetard,
31500 Toulouse

TRAVAIL PARASITE

Au printemps 2024, il y a un an, la Société de Médecine du Travail de Midi-Pyrénées nous sollicitait pour réaliser une exposition sur le travail avec nos étudiant·es de l'institut supérieur des arts et du design de Toulouse. Un an après, le lendemain du 1^{er} mai, journée internationale des travailleurs, s'ouvre pendant un mois l'exposition « Travail parasite ». Elle se tient dans les anciens bureaux d'Orange / France Telecom, actuellement propriété de la société Kaufman & Broad. Aujourd'hui, ces locaux sont occupés de manière temporaire par 70 acteur·ices de l'économie sociale et solidaire et des structures artistiques, avant la démolition future des bâtiments.

Dans une sorte d'agitation et de bousculade, 17 étudiant·es (des femmes en majorité) et deux professeur·es d'école d'art, saisissent cette opportunité pour nous inscrire dans les anciens bureaux d'une société qui fût tristement emblématique d'une organisation brutale du travail. Si elle ne constitue pas le thème de notre exposition, cette affaire caractérise notre époque et influe sur l'imaginaire du travail salarié qu'en livrent nos étudiant·es. De quel fléau s'agit-il les concernant ? Parfois un parent en procès avec un ancien employeur depuis dix ans fait irruption dans la démarche d'une étudiante. Plus directement, dans leurs cursus, les étudiant·es cumulent un job alimentaire pour continuer leurs études. Le travail rémunérateur parasite le temps des études. La nécessité productive de la « vie active » parasite l'élaboration d'une démarche d'artiste qui suppose une part d'inaction, de disponibilité pour la pensée et la lecture. La réalité triviale du salariat apparaîtra plus ou moins aux yeux des visiteurs. L'uniforme de livreur de pizza que l'un de nos étudiants doit endosser à la mi-journée est resté accroché sur un porte-manteau dans l'exposition. À ce point, le job étudiant parasite littéralement l'exposition. Ailleurs, la série de peintures de cabanes d'enfants découle des heures de baby-sitting, le soir après les cours, un temps volé au sommeil réparateur. Ces cabanes fonctionnent comme des ateliers d'artistes, des refuges où l'imaginaire peut se livrer à l'abri de la réalité du travail. En école d'art, rares sont les personnes qui reprennent leurs études après avoir mis un pied dans le monde du travail. Dans ce moment de sursis, l'un des exposants raconte en image de synthèse ce à quoi s'emploient les mains mi-humaines, mi-technologiques, machinalement.

Dans cet espace où l'exposition se tient, nous intervenons de manière parasite. Nous l'occupons, en marge de l'école d'art, sans y être tout à fait à notre place. Au sens littéral, nous sommes ici dans un para-site, un site « à côté de ». Nous y trouvons matière à faire et à penser. Certaines productions sont réalisées avec des matériaux trouvés sur place. Un lot de poignées de portes n'ouvrent plus sur rien tandis que des mouches mortes ont repris le travail. Des anciennes publicités du lieu sont détournées pour y faire apparaître des figures fantomatiques. Certaines choses dans l'exposition peuvent tantôt être intelligibles et sensibles tantôt peu audibles voire désagréables comme un bruit parasite qui se serait invité dans une conversation. Pourtant, une telle démarche est affaire de contexte et consiste précisément pour de jeunes artistes à faire leur travail. Nous enseignons au sein de l'isdaT dans notre cours que le rapport au contexte est devenu au fil du XX^e siècle une partie constitutive de l'œuvre d'art dans les différentes phases de sa réalisation : de la conception et la production à la réception. Le fragment et le détournement d'éléments dans d'autres contextes sont fréquents et participent d'un trouble entre registres artistiques et non artistiques depuis l'invention du collage jusqu'aux ordinateurs. L'absence de médium spécifique participe de ce trouble. Les moyens que se donnent de jeunes artistes sont très divers. La dimension temporelle est aussi importante que la dimension spatiale que l'on songe à la vidéo, aux œuvres reproductibles ou aux jeux-vidéos. D'une manière générale, cette décentralisation du système d'exposition ne fait pas exception comme l'attestent les multiples lieux qu'occupent de nombreux événements d'art contemporain. Ce mode d'inscription parasitaire de l'art relève d'un contexte fluide dans une société de flux, tant logistique qu'informatique.

L'expression « Travail parasite » est d'abord un oxymore, une tentative de se déprendre du sens commun. Le parasite n'a aucun rapport avec le travail puisqu'il se nourrit des fruits du travail d'autrui. Honni est le parasite précisément parce qu'il ne fait rien, se gavant au profit du travail des autres. Dans une société capitaliste mue par l'exploitation de la force de travail, le parasite surgit comme son ombre immorale, servant tour à tour d'épouvantail et de bouc émissaire pour chasser les oisifs. Dans la Grèce antique, le parasite désignait uniquement le convive qui mangeait aux frais de l'État puis dans le clergé, le prêtre adjoint qui prend part au repas du prêtre ordinaire. Ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle, qu'un parasite devient peu à peu péjoratif pour nommer celui qui recherche les tables bien servies des riches et paye sa part en flatteries. Ainsi naît le parasite d'en haut qu'incarne notamment le poète de cour. Aujourd'hui, la recherche de responsables de la crise économique cible le « parasite d'en bas », souvent pauvre et racisé, désigné comme « assisté ».

Dans le lot sont également visés « les artistes subventionnés » à qui certaines politiques publiques n'hésitent pas à saper l'équilibre précaire qui leur permettait encore de travailler. Mises au régime d'austérité budgétaire, les écoles d'art ne sont pas en reste non plus.

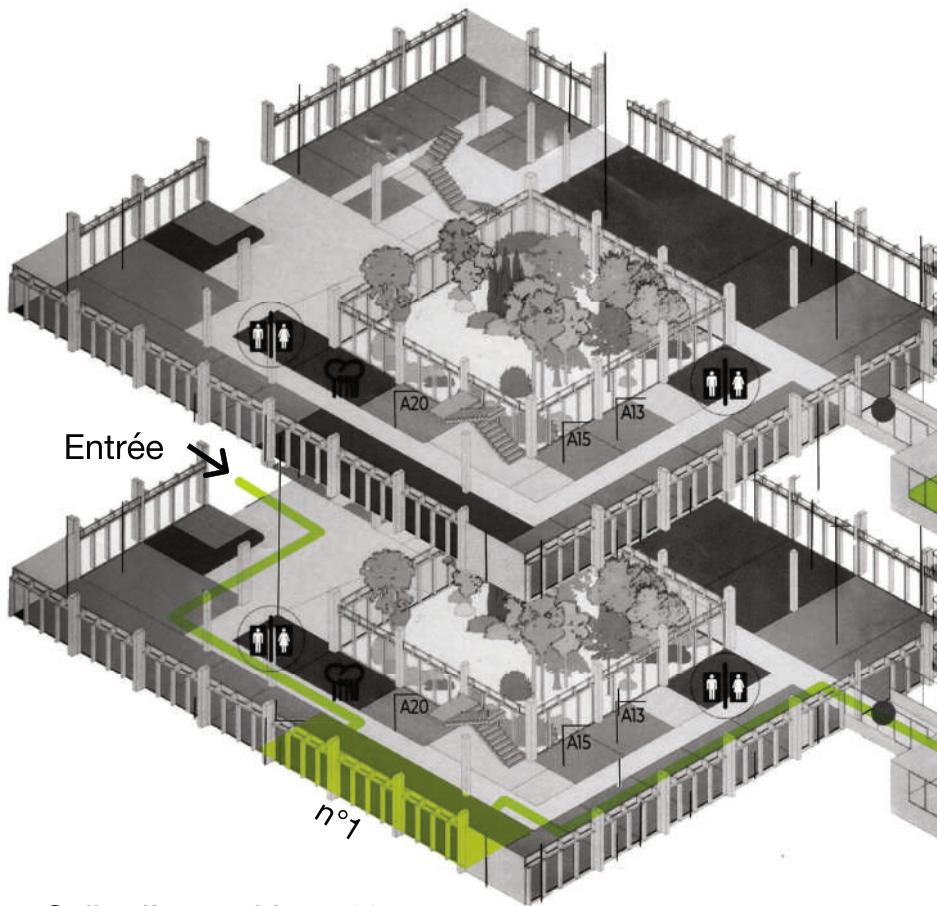
Cette exposition en témoigne puisqu'elle bénéficie d'une bourse de la Société de Médecine du Travail de Midi-Pyrénées dans un contexte d'austérité de notre établissement depuis deux ans. La dégradation des conditions de travail en général et des conditions d'études en particulier cible en priorité les femmes qui figurent en très grande majorité dans les écoles d'art et de design. Dès le début de la préparation de cette exposition, des étudiantes ont exprimé une conscience accrue du rapport historique des femmes au travail, une histoire jalonnée d'obstacles dont elles relataient les rouages de différentes manières.

L'hypersexualisation des rapports humains notamment sur Internet n'est pas feinte mais dépeinte sans détour. Des dessins proches de la culture des mères s'étalement en plein jour. Le travail du sexe, affaire de survie, fait de la chambre à coucher un bureau, connecté aux clients par une plateforme Internet. Ailleurs, des sérigraphies sur tissu qui se déroulent le long des colonnes expriment la colère sourde des femmes dont le travail de reproduction est invisibilisé.

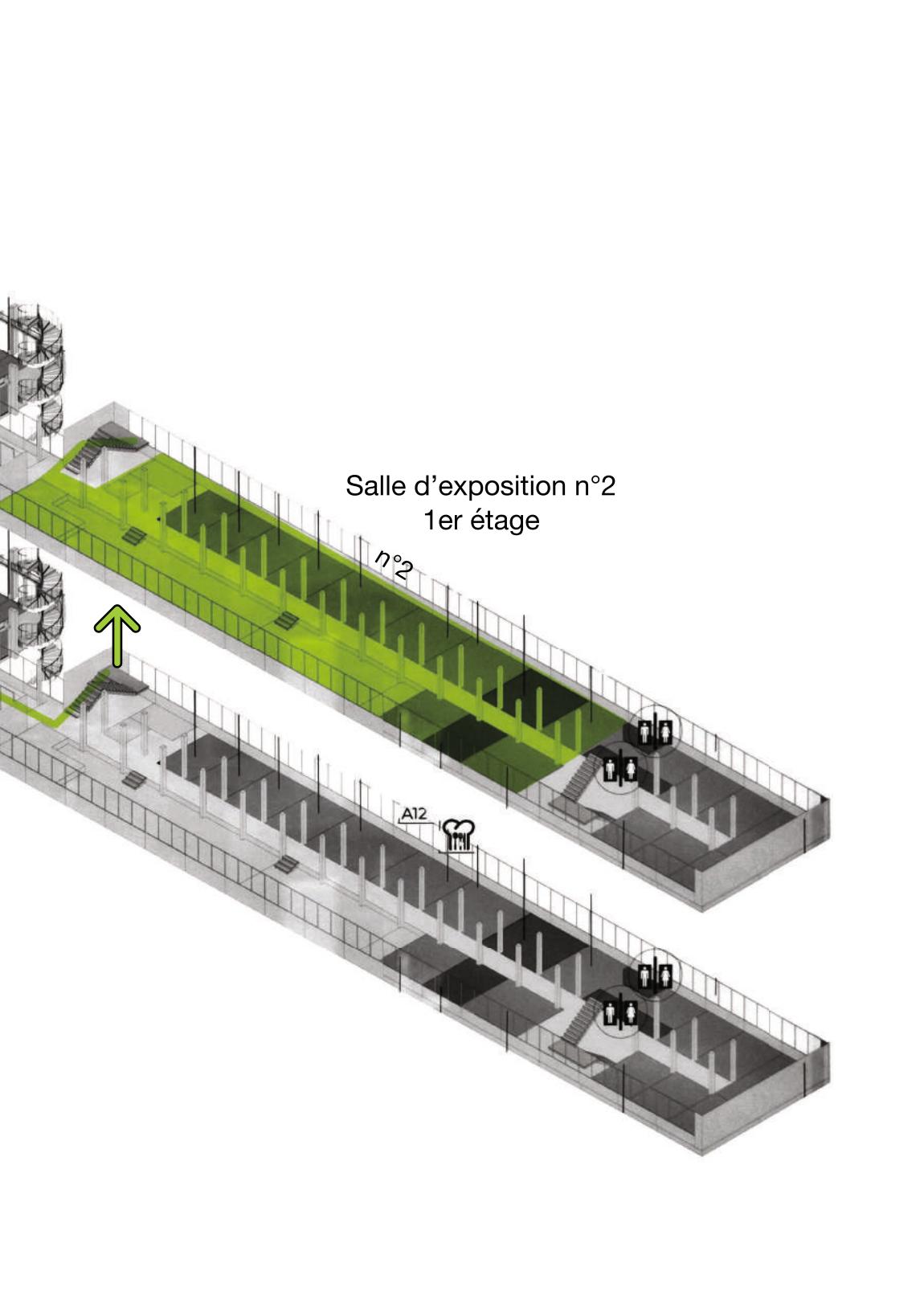
Le parasite n'est pas une catégorie de l'histoire de l'art. Nous l'empruntons en tant que cliché et stigmate pour tenter de le retourner comme une forme d'affirmation d'un principe de travail artistique. De la question du travail, l'artiste ne fait pas communément figure d'expert mais plutôt de trublion. Les œuvres d'art qui dépeignent spécifiquement le travail n'apparaissent qu'au XIX^e siècle sous l'ère industrielle et l'avènement du capitalisme avec des tableaux célèbres comme « Raboteurs de parquet » de Gustave Caillebotte de 1875 ou « Repasseuses » d'Edgar Degas de 1884. Au sein de notre exposition, une étudiante ukrainienne se penche plus précisément sur l'imagerie apologétique du travail du réalisme socialiste, avec une forme d'humour emprunt de nostalgie.

Au fil de l'élaboration de cette exposition, l'expression « Travail parasite » nous est apparue stimulante pour ouvrir l'esprit des visiteurs à des dimensions du travail proches du jeu et de la ruse, une part d'adhésion et une part de défiance envers le travail dans lequel les artistes se reconnaissent et évoluent.

Étienne Cliquet, artiste-professeur à l'isdaT avec la participation d'Ana Samardžija Scrivener, professeure de philosophie à l'isdaT



Salle d'exposition n°1
rez de chaussée



Salle d'exposition n°2
1er étage

n°2

A12

TRAVAIL PARASITE

Une exposition
des étudiant·es
de l'isdaT

EXPOSANT·ES

Billie CLOUP
Margot COTTEN-INIESTA
Lina CROUZAT
Zoé DANIEL
Thijs DE ROON
Lucie HURAUT
Yuliia KAZHUK
Théana LAWRENCE
Valentine LE RAY
Klo NAVARRO
Emma RAIMBAULT
Anastasia RAUS
Jordan SOLANS
Hugo SOURDES
Anastasiia YATSKO-TABENSKA
Valeriia YULOVA

CONCEPTION

Etienne CLIQUET
Ana SAMARDŽIJA
SCRIVENER

CONTACT

contact@isdat.fr
05 31 47 12 11

DESIGN GRAPHIQUE

Oscar NAIL BIZAMA
Valeriia YULOVA
Valentine LE RAY (illustration)

LIEU

La Bouillonnante
41 rue de Soupetard

DATES ET HORAIRES

Exposition du 2 mai au 27 mai 2025
Ouvert du mardi au samedi de 12h à 18h
Nocturne jusqu'à 20h le mercredi et le vendredi
Fermé le 1^{er} mai et le 8 mai



1^{re}
SOCIÉTÉ
de
MÉDECINE
du
TRAVAIL
Midi-Pyrénées

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

toulouse
métropole

MARIE DE
TOULOUSE